



Le Temps des Sucres

Par PIERRE VOYER

En avril, le paysan perce
Son flanc qu'amollit le dégel :
Par sa blessure l'arbre verse
Tout le mois des larmes de miel.
Ces larmes sont une richesse ;
Elles font faire bien des pas,
Mais la ferme est dans la détresse,
Si l'érable ne pleure pas.

A INSI chantait Chapman au temps où n'eût-on possédé que deux érables, on les entaillait. Ce bel entrain a constamment diminué. La cassonade se vend si peu cher, et faire les sucres est besogne si dure, quand les chemins défoncent et que la longue sieste d'hiver nous a mis les côtes sur l'autre sens. La génération nouvelle des cultivateurs compte par centaines des gens qui se demandent, chaque année, sans pouvoir trouver une réponse concluante : A quoi doit servir l'érable ? A produire du sucre et du sirop ? à orner les rues des villes le 24 juin ? à chauffer nos maisons ou à être détruit tout simplement par les feux de forêts ?

La tendance à de telles perplexités se généralise d'une façon inquiétante. C'est ainsi que l'on se demande si la framboise et le bluet ont été créés pour être cueillis ou laissés à pourrir sur l'arbuste ; si le fumier doit rester en tas jusqu'à la fin des temps ou être étendu sur la terre et mêlée à elle ; si l'on doit

améliorer ses plants de tabac ou s'en tenir à la vénérable *virgine* pied-de-chaussette.

Ces états d'âme, c'est une des nombreuses conséquences de l'erreur commise par le Créateur au début de toutes choses. Au lieu d'assigner à certains cultivateurs la double tâche de vivre de leurs rentes et de faire des enfants, il leur a *collé*, sans crier gare, la mission de cultiver, simplement. C'est vrai que, par compensation, il leur avait prévu des terres grandes comme des seigneuries européennes, fertiles, riches en ressources variées, bien arrosées, libres de marais pestilentiels, de bêtes fauves et de gros impôts. Mais tout cela, ce n'est pas la rente. Il faut labourer, ensemer et récolter ; il faut aller cueillir. On corrige donc l'erreur du Créateur, en se donnant la somme la plus petite possible de soucis et de fatigues. Quand la terre, laissée à elle-même, se referme et donne peu, on l'hypothèque. En attendant les échéances, on allume l'autre bout de la chandelle par des achats de chevaux trotteurs, de jolies voitures, de toilettes à la mode, d'aliments en *can*, de fourneaux de cuisine nickelés, de meubles de salon. Puis, on va échouer en ville, ici ou aux Etats-Unis. Le public serait surpris d'apprendre le nombre de campagnards qui viennent chaque année grossir, à Montréal, la classe des sans-métier.

Dieu merci ! le nombre des cultivateurs canadiens qui ne boudent pas au travail, et qui